



**HAL**  
open science

## Wat au miroir de la critique contemporaine

Piotr Bilos

► **To cite this version:**

Piotr Bilos. Wat au miroir de la critique contemporaine. Institut d'études slaves, Paris. Aleksander Wat sur tous les fronts, 2013. hal-04128116

**HAL Id: hal-04128116**

**<https://hal.science/hal-04128116>**

Submitted on 18 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Piotr BIŁOS

INALCO

## Wat au miroir de la critique contemporaine

Quelques réflexions en marge de l'ouvrage de Marci Shore *Le Caviar et les cendres*

Les destins d'Aleksander et d'Ola Wat, son épouse, furent inextricablement liés. C'est ce que révèle la première phrase des mémoires d'Ola, laquelle sert également de titre à l'ouvrage tout entier dans sa langue originale : « Les choses les plus importantes de ma vie sont toutes liées à Alexandre <sup>1</sup> ». La séparation physique, provoquée par leurs arrestations respectives en URSS, n'a fait que renforcer ce lien. Au moment des retrouvailles, tous les deux s'ouvrent encore plus l'un à l'autre. Toutefois, dès 1953, la maladie qui n'abandonnera plus Wat jusqu'à sa mort par suicide (dû à l'impossibilité de supporter davantage la douleur) impose une nouvelle épreuve, pourtant cet exil corporel, succédant à l'exil politique et physique, ne fera là aussi que renforcer les liens mutuels. Ainsi se structurent les coordonnées de ces deux existences : d'un côté, la fidélité à soi-même et ses vocations, une espérance inépuisable <sup>2</sup>, de l'autre, la présence obstinée d'un mal que les Wat ne parviennent à qualifier qu'en recourant à l'épithète de « diabolique ».

« Diabolique » – ce que confesse Wat à son interlocuteur Czesław Miłosz et qu'Ola rapporte à son tour – aura été sa relation au communisme <sup>3</sup>, « diabolique » aura été le communisme lui-même, « diaboliques » auront

1. *Wszystko, co najważniejsze...*, Varsovie, Czytelnik, 1990, *L'Ombre seconde*, Paris, Éditions de Fallois, 1989, p. 9, traduit par Christiane Giovannoni. Toutes les citations proviennent de l'édition originale polonaise, c'est à elle que renvoie la pagination. Je traduis moi-même, note de PB.

2. Voici ce qu'Ola écrit à propos de son mari : « Il s'est avéré être un homme tellement tourné du côté de la vie, s'enivrant littéralement de la vie. », *ibid.*, p. 171.

3. Voici comment Ola rapporte les propos d'Alexandre se référant à cette question : « l'esprit du communisme s'est avéré être "le diable de l'histoire" », *ibid.*, p. 19. En ce qui concerne cette déclaration de Wat lui-même dans *Mon siècle* voir les pages 166 et 167 de ce volume.

été les circonstances de l'arrestation de Wat à Lvov en 1940<sup>4</sup>, « diabolique » enfin aura été sa maladie<sup>5</sup>.

La dualité, tel est aussi l'axe structurel d'un ouvrage paru en 2006 aux États-Unis dont Wat ressort comme le personnage principal et qui se réfère systématiquement aux épisodes principaux des mémoires d'Ola Wat. Son titre est à la fois métaphorique et parabolique : *Le Caviar et les cendres*<sup>6</sup>. Une telle structure syntaxique, coordonnant deux substantifs, n'est pas sans évoquer la manière d'ouvrages romanesques à caractère panoramique désormais solidement ancrés dans la tradition romanesque tels que *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï, *La Gloire et la renommée* de Jarosław Iwaszkiewicz ou encore *Cendres et diamants* de Jerzy Andrzejewski. Commençons par évoquer certaines ambiguïtés génériques. À bien des égards, *Le Caviar et les cendres* actualise la catégorie du romanesque, ne serait-ce que parce que son auteure ne fait pas qu'enregistrer des faits, établir des rapports et en tirer des conclusions, mais témoigne d'une qualité non essentiellement associée au métier de chercheur, à savoir l'intelligence émotionnelle. On pense aux *Mandarins* de Simone de Beauvoir ou aux *Samouraïs* de Julia Kristeva. Shore retrace les destins croisés d'une génération d'intellectuels en remontant aux motivations de leurs choix et en scrutant leurs conséquences, la plupart du temps tragiques. C'est là l'une des raisons de son succès auprès du lectorat polonais ou américain ; quant à la narration, elle parvient à nous faire croire à nouveau que l'engagement intellectuel et esthétique revêt une valeur cruciale au sein d'une destinée humaine. Pourtant, à la différence des ouvrages de Simone de Beauvoir et de Julia

4. Cette arrestation, opérée par les agents du NKVD, a nécessité la médiation d'un agent extérieur polonais, Władysław Daszewski, qui a servi d'appât, c'est lui qui a insisté pour qu'un groupe d'écrivains polonais, parmi lesquels Wat, se rende dans un restaurant pour y participer à un banquet commun. La suite des événements a prouvé qu'il s'agissait en réalité d'un guet-apens. Ola qualifie le rôle joué alors par Daszewski, quel que fût le degré de conscience de ce qu'il faisait, de "satanique" :

« Le rôle satanique joué alors par Daszewski recèle sans aucun doute plus d'un mystère. Je souhaiterais croire en tout ce qui pourrait ne serait-ce qu'en partie le justifier », *ibid.*, p. 38. On peut également se référer à un autre passage où Ola qualifie de « diabolique » la réaction de Daszewski à son jugement : « alors j'avouai à Daszewski: Tu avais raison, tu sais, nous nous plaisons beaucoup ici ». Voici sa réponse : « Tu verras, tout à l'heure vous vous plairez encore davantage ». Surtout si l'on prend en compte ce qui devait arriver plus tard, ces paroles continuent de résonner de façon diabolique », *ibid.*, p. 33.

5. Wat présente le mal dont il a souffert comme un châtement dû à son engagement communiste dans les années 1930. À ce propos, Ola Wat rapporte le passage du journal de son mari où la maladie est décrite comme « un interminable processus végétatif dans les Enfers », *ibid.*, p. 177.

6. Le sous-titre de l'édition polonaise permet aux lecteurs de mieux saisir la problématique centrale de l'ouvrage : *La vie et la mort d'une génération d'abord fascinée par le marxisme, puis déçue par lui* [Życie i śmierć pokolenia oczarowanych i rozczarowanych marksizmem]. La traduction polonaise est parue sous le titre : *Kawiar i popiół*.

Kristeva, et en dépit de leur titre, *Le Caviar et les cendres* revendique son appartenance à la catégorie des livres d'histoire écrits par des historiens. Sur la quatrième de couverture de l'excellente traduction polonaise de Marcin Szuster, parue en 2008, on peut lire que son auteur, Marci Shore, est effectivement une jeune professeure d'histoire à l'université d'Indiana. De plus, elle-même, lorsque la question lui est posée, clame fermement qu'elle a voulu faire œuvre d'historien. Par là, elle veut dire qu'elle a cédé non au désir de juger, mais à celui de raconter l'histoire tragique d'« une génération perdue ». Ainsi, lors de la rencontre que la rédaction de *Krytyka polityczna* organisa dans son club café-centre de conférences Nowy Wspaniały Świat à Varsovie en 2009<sup>7</sup>, Marci Shore, en dépit des appels répétés de Sławomir Sierakowski, le rédacteur en chef, refusa d'engager une polémique qui aurait eu pour support des jugements de valeur politiques. Voilà en quoi consiste selon nous l'intelligence émotionnelle de l'auteur.

À l'opposé des revendications brandies par le rédacteur de *Krytyka polityczna*, nous voulons nous demander si *Le Caviar et les cendres* obéit à cette règle de « simplement raconter les faits ». Car est-il si sûr que Shore ne prenne pas parti ? Ne convoque-t-elle pas elle-même, et ce dès l'introduction, deux jugements, l'un de Jacques Derrida, l'autre de Michel Foucault, qui insistent tantôt sur l'actualité toujours à venir du marxisme, tantôt sur le caractère inéluctable d'une vision hégélienne de l'histoire ?<sup>8</sup> Nous verrons que les choix de régie narrative opérés par l'auteur, bien qu'ils se fondent dans la trame richement tissée de l'ouvrage, correspondent à des décisions affectées d'un coefficient axiologique indiscutable. Ces partis pris, tels qu'ils sont assez ouvertement formulés dès l'introduction de l'ouvrage, nous voudrions les faire ressortir et les confronter aux témoignages des auteurs dont parle Marci Shore. De ce point de vue, la figure de Wat, vis-à-vis duquel

7. Cette rencontre eut lieu le 18 mars 2009 et est disponible sur <<http://www.krytykapolityczna.pl/Sluchowska/Marci-Shore-w-REDakcji/menu-id-87.html>>. Sławomir Sierakowski n'a pas hésité à admonester Marci Shore : « Vous pourriez pas, ne serait-ce qu'un instant, oublier que vous êtes historienne » (To niech Pani na chwilę przestanie być historyczką, dobra). La répartie fut diplomatique, précise et développée : « À vrai dire, il m'est difficile de réfléchir autrement qu'en historienne. Je voulais permettre au lecteur d'effectuer ce saut imaginaire vers une autre époque et un autre espace, car c'est en cela que consiste, selon moi, l'écriture historique. J'étais hostile à l'idée d'engager une polémique, je voulais simplement raconter et comprendre l'histoire tragique d'une génération perdue ». Pourtant, en dépit de cet exclusivisme narratif et cognitif déclaré, Marci Shore ne peut s'empêcher de révéler certains choix axiologiques et interprétatifs : « Les gens sont très compliqués et les rapports interhumains le sont aussi, je n'ai pas cessé de prendre en compte cette complexité, la complexité des identités, des motivations, car il n'est pas vrai que d'un côté nous ayons des gens mauvais, et de l'autre côté des gens purs, il me semble que dans cette histoire il n'y eut ni mal absolu, ni pure innocence ».

8. *Kawiar i popiół*, p. 33.

l'ouvrage de Shore adopte une posture ouvertement élogieuse, apparaît particulièrement révélatrice. Toutefois, nous voudrions montrer que l'hommage rendu à Wat par Shore est tributaire de la perspective d'ensemble choisie, tout autant structurelle qu'axiologique. En confrontant le texte de Shore et *Mon siècle*, nous verrons que l'interprétation que Shore propose du destin de Wat laisse apparaître certains points sinon de divergence, du moins de brouillage. Ces points de brouillage concernent principalement la façon dont Wat lui-même dans *Mon siècle* juge le communisme.

Wat, tant du point de vue quantitatif que qualitatif, apparaît effectivement comme le personnage central de l'ouvrage de Shore. Quant à Shore, elle avoue considérer l'auteur de *Lucifer au chômage* comme le personnage auquel elle attache le plus d'importance<sup>9</sup>. Une analyse structurelle de l'ouvrage révélerait que celui-ci est construit autour d'un axe Wat-Broniewski, lequel, en ce qui concerne la période de la Seconde Guerre mondiale, s'enrichit d'un troisième élément, à savoir Wanda Wasilewska, mais c'est bien le rôle d'Aleksander Wat qui, dès le début et jusqu'à la fin, est présenté comme décisif. Les étapes de son destin fixent les articulations fondamentales du récit et jalonnent l'histoire de la « génération d'écrivains d'abord fascinés par le marxisme, puis déçus par lui » dont Shore rapporte l'histoire.

### *Wat : un porte-parole ?*

C'est ici qu'apparaît un premier doute concernant la légitimité de la stratégie narrative déployée par Shore. Wat peut-il être à bon droit considéré comme un héros parfaitement emblématique de sa génération ? L'économie fonctionnelle du *Caviar et les cendres* pousse à adopter un tel point de vue. Pourtant, il convient de se demander si ce trait formel de l'ouvrage est parfaitement légitime dès l'instant où l'on se rappelle que si Wat dans *Mon siècle* avait reconnu que son parcours était symbolique de toute une génération de Polonais fascinés par le communisme (qu'ils appartenissent ou non à la classe intellectuelle), plus fondamentalement en revanche, il s'était jugé lui-même comme une exception à la règle. Or, la structure du *Caviar et les cendres* repose sur une mise en commun de destins individuels, aspect qui contribue grandement à la puissance de séduction du livre. Car c'est au prix d'un effort de recherche tout à fait exceptionnel, systématiquement souligné par la critique, que Shore parvient à montrer

9. On peut écouter la 30<sup>e</sup> minute de la rencontre organisée par *Krytyka polityczna* : « Lequel de ces personnages vous a-t-il le plus fascinée, lequel estimez-vous être le plus représentatif de cette génération ? – C'est Wat qui m'est le plus proche. ».

comment se sont croisés les destins d'un groupe, peut-être minoritaire à l'échelle de la Pologne, mais néanmoins assez nombreux en lui-même, d'autant qu'il englobe également ceux qui ont entretenu avec lui des affinités sans en faire pleinement partie, comme Antoni Słonimski. Pourtant, le schéma structurel dans lequel s'inscrit *Le Caviar et les cendres*, qui fait appel aux ressorts du roman-saga panoramique, a pour conséquence de susciter cette impression que Wat, par-delà ses idiosyncrasies, doit être identifié à un groupe et que son destin est indissociable des intellectuels dont Shore raconte l'histoire, une histoire – fondamentalement – commune. Or, du point de vue du sujet énonciateur et confessionnel de *Mon siècle*, il s'avère que les proportions ont fini par s'inverser, car pour le Wat qui se confesse à Miłosz dans *Mon siècle* l'exceptionnalité prime sur la règle générale. On peut citer ces propos du chapitre 9 de la première partie de l'ouvrage :

[...] lorsqu'on vient au communisme, disons pour des raisons de classe, ou de combat politique [...] c'est sans doute autre chose. Mais chez moi cela avait été un choix très pur, subjectif, qui n'avait été conditionné par rien d'autre que ma propre volonté, ma vision personnelle des choses, ma façon de me reconnaître dans le monde, mes besoins spirituels à moi. [...] Cela avait été un choix libre, un choix pur ! Et lorsqu'on fait ainsi le choix du communisme, cela signifie que l'on choisit un certain enchantement et qu'il ne peut en résulter que du dés-enchantement<sup>10</sup>.

Dans *Mon siècle*, Wat insiste lourdement sur la différence qui le distinguait des autres, mais il accentue par-dessus le marché la différence entre les gens de sa génération et ceux ayant appartenu à la génération suivante, celle de Miłosz. Dès qu'il évoque ce sujet, son analyse mêle le trope de la répétitivité mélancolique de l'erreur commise par les autres à la position excentrée, divergente, qu'il s'attribue lui-même :

J'éprouve comme une satisfaction mélancolique à me heurter sans cesse à des phénomènes qui se répètent sous des formes identiques. [...] Ces garçons qui avaient presque quinze ans de moins que moi répétaient comme un rituel les mêmes erreurs de logique que j'avais faites, moi, au *Miesięcznik* en 1928, 1929, 1930. Une répétition sans fin. Si tout de suite, en Russie déjà, je me suis déclaré non-marxiste, non-communiste, et si en Pologne je me suis d'emblée déclaré antimarxiste, ce n'était pas une question de caractère, c'est que j'avais déjà dépassé tout cela, et depuis longtemps. [...] C'est même désespérant que [...] certaines situations se répètent sans le moindre changement<sup>11</sup>.

10. *Mon siècle...*, pp. 171-172.

11. *Ibid.*, pp. 68-69.

On le voit, Wat éprouve une sorte de lassitude désarmée face à la répétitivité du pouvoir d'ensorcellement du communisme. En outre, les différences générationnelles lui semblent cruciales en ce sens que toutes les générations n'ont pas été aussi pures dans leurs choix. C'est dans un tel contexte que se situe ce propos cité par Marci Shore dans le chapitre introductif de son ouvrage :

Pourquoi le communisme a-t-il à ce point saccagé la destinée de ces hommes, et pourquoi ceux qui sont venus au communisme vers le milieu des années trente ont-ils fait une telle carrière ?<sup>12</sup>

Mais si Marci Shore cite effectivement ce passage, y compris sa deuxième partie, elle ne développe pas le point concernant la distinction générationnelle évoquée par Wat. En réalité, ce passage conditionne deux manières de lire selon que l'on met l'accent sur le côté « génération perdue et anéantie » ou que l'on accentue la deuxième phrase coordonnée qui, elle, insiste sur la différence entre une première génération et la génération qui a suivi. Quiconque replace cette citation dans le contexte de *Mon siècle* comprendra que Wat fait pencher la balance du deuxième côté. Mais le lecteur du *Caviar et les cendres* s'arrête plutôt sur la première partie de l'énoncé car il n'en est alors qu'à l'introduction générale de l'ouvrage ; il retient avant tout que Wat doit être rattaché à un groupe dont il apparaît comme le porte-parole.

Ainsi, bien que les propos de Wat soient cités intégralement, leur position au sein de l'économie fonctionnelle du *Caviar et les cendres* contribue à instaurer une double méprise, car d'une part, Wat ne saurait être simplement considéré comme le porte-parole des marxistes polonais nés à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autre part, la différence générationnelle entre ceux qui accèdent au marxisme dans les années 1920 et ceux qui le font une dizaine d'années plus tard est passée sous silence après avoir été simplement effleurée. Or, qu'est-ce qu'une explicitation de cette différence aurait apporté à l'ouvrage ? À contre-courant des choix axiologiques opérés par Marci Shore dans l'introduction du *Caviar et des cendres* où l'auteure proclame sa foi en l'actualité, toujours valide et à venir, du marxisme, les propos qu'avait tenus Wat visaient au contraire à mettre en lumière le caractère non idéaliste et carriériste des motivations propres à la génération des années 30 par rapport à la sienne propre. Il suffit de les citer ici :

12. *Ibid.*, p. 80.

Prends la génération des écrivains de gauche du milieu des années trente : un membre du Bureau politique, dix ambassadeurs, trente ministres, des membres du Comité central... Elle est absolument exceptionnelle la carrière de ce groupe d'hommes de lettres de gauche, révolutionnaires, communistes. Une génération qui n'est pas celle des années vingt, mais celle des années trente-cinq. Et ce n'est pas un hasard. On touche ici une des caractéristiques sociologiques les plus réelles de cette époque, à savoir les motivations qui ont poussé, qui ont éclusé votre groupe [c'est-à-dire celui de Milosz] vers le communisme, à la différence des motivations et de tout l'environnement socio-psychologique de la Pologne et du monde des années vingt<sup>13</sup>.

Qu'est-ce que Wat entend par ces motivations ? La phrase de conclusion de ce passage le révèle :

Évidemment, pour faire carrière, ils ont dû avaler pas mal de couleuvres<sup>14</sup>.

Shore cite les propos de Wat sur la génération anéantie hors contexte, or la lecture de *Mon siècle* nous permet de comprendre comment Wat oppose les générations antérieures (celle de 1905 et celle des années 1920), qu'il qualifie d'héroïques et d'idéalistes, la génération de Lucjan Rudnicki par exemple, du vieux cordonnier juif de la colonie agricole perdue dans le désert où Wat est envoyé, ainsi que sa propre génération, à celle des années 1930, la génération de Jerzy Putrament. Ces propos closent le chapitre 3 de la première partie de *Mon siècle*, lequel est tout entier consacré à une dénonciation sans appel du communisme. De plus, quelques dizaines de lignes auparavant, Wat a également critiqué les effets néfastes de l'idéalisme des militants communistes de sa génération. Arrivé à ce stade, nous voulons expliquer quelles sont, selon nous, les deux principales faiblesses de cet ouvrage passionnant et brillant qu'est *Le Caviar et les cendres*.

13. *Ibid.*, p. 79

14. *Ibid.*, p. 80.



### *Une maladie diabolique*

Tout d'abord, il convient de remarquer qu'au bout du compte Marci Shore ne livre que très peu d'éléments de réponse à la question de savoir pourquoi Wat a rejeté le communisme. Dans les chapitres terminaux du livre, consacrés aux années ayant suivi la Seconde Guerre mondiale, elle évoque ce point, mais elle choisit de ne pas trop le développer, préférant insister sur d'autres aspects, notamment les hésitations de Wat en matière de foi religieuse, lesquelles à ce moment-là du livre ressortent comme le problème intellectuel majeur auquel Wat s'est trouvé confronté. Selon nous, un lecteur qui se reporterait aux lignes de force révélées par le témoignage de Wat lui-même, tel qu'il est formulé dans *Mon siècle*, finirait inéluctablement par sentir le problème des proportions revêtues par deux questions : d'une part, le jugement formulé *a posteriori* sur l'engagement communiste, d'autre part, la question du rapport à la foi. Ainsi, nous pensons que Marci Shore n'accorde pas suffisamment d'importance au chapitre 3 de la première partie de *Mon siècle* qui se distingue par l'inquiétante étrangeté des propos que Wat y tient, une inquiétante étrangeté que l'ouvrage de Shore signale, mais qu'il ne prend pas le soin d'élucider. De ce point de vue apparaît bel et bien ce qu'il faut appeler une solution de continuité entre la manière dont Wat dans *Mon siècle* interprète son rôle à la tête du *Miesięcznik* et, à un degré plus tangible encore, sa maladie, et la façon dont Marci Shore, elle, évoque ces phénomènes.

Certes, l'auteure du *Caviar et les cendres* prend soin d'évoquer le jugement sévère de Wat à propos de son rôle à la tête du *Miesięcznik*. Ainsi, dans le chapitre intitulé *Le Dégel* on peut lire :

Le *Miesięcznik*, c'était le *corpus delicti* de l'avilissement, l'histoire de mon avilissement dans le communisme<sup>15</sup>.

Mais bizarrement Marci Shore ne cherche pas à élucider ce jugement, elle le laisse défiler sans aucun commentaire. Car il ne s'agit pas d'un simple jugement formulé en passant, mais d'un texte que Wat reconnaît avoir composé dans une sorte de transe à un moment où il croyait être sur le point de mourir. De plus, dans *Mon siècle* ces paroles composent une suite logique d'éléments interdépendants et irréductiblement associés : le communisme, l'avilissement, la maladie, le diable. Or, cette chaîne logique, Shore choisit de la fractionner en morceaux épars. Dans *Le Caviar et les cendres*, les propos concernant le *Miesięcznik* ne sont évoqués que pour

15. *Mon siècle...*, p. 71.

décrire la situation de Wat dans les années 1950, son isolement progressif et finalement son départ de Pologne. Cette condamnation est présentée comme un signe de la rupture entre Wat et son collaborateur d'alors, Stawar, ce qui semble réducteur. Aussitôt en effet, la narration de Shore aborde d'autres aspects tels que le rapport entre nazisme et stalinisme, la question de la foi enfin. À ce moment-là, l'historienne tire une conclusion qui nous semble particulièrement discutable pour peu qu'on veuille la rapporter aux propos de Wat dans *Mon siècle*. Voilà ce qu'elle écrit :

Dans ses écrits après la guerre, Wat affronte la question de l'existence de Dieu et ne sait pas s'il doit choisir le christianisme ou l'existentialisme. « Si Dieu n'existe pas, alors chaque vie est ratée. S'il existe, alors aucune ne l'est. Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis, mais ce savoir, chacun doit y parvenir tout seul ». Tout est donc affaire de désir, de choix. Wat pouvait choisir d'accepter ou de rejeter l'existence de Dieu. Il s'agissait d'un choix entre « le cru cifix et le néant ». Lui a choisi le sentiment de culpabilité. Il était persuadé qu'il existe un état intermédiaire entre la vie et la mort, un état d'agonie avec lequel son existence d'alors se confondait ainsi que, peut-être, celle du monde contemporain. Si tel fut effectivement son état, alors le pressentiment de Wat selon lequel sa maladie présente une étiologie démoniaque était juste et seul un exorciste pouvait le guérir<sup>16</sup>.

Ainsi, Shore diagnostique la maladie de Wat comme la conséquence de l'inaptitude du malade à choisir entre la foi et le néant, source de culpabilité. Dans le chapitre suivant, elle élargit encore le spectre des causes responsables de cette maladie dont Wat a été la victime.

En dépit du manque de certitude concernant sa foi, Wat était persuadé qu'il avait été possédé par des démons et que sa maladie était le châtement de ses péchés : de son manque d'amour pour sa mère, de son rôle en tant que rédacteur en chef du *Miesięcznik Literacki*, des mensonges qu'il avait commis alors qu'il était à Lwów pendant la guerre<sup>17</sup>.

Mais ces propos, qui ne sont pas faux, rendent-ils compte de la manière dont Wat lui-même considérait sa maladie ? Pour en juger, je me contenterai de rapporter ici les propos de Wat. Voilà ce que lui déclarait à ce sujet :

Toute mon approche de l'idée communiste, toute ma familiarité avec cette idée, c'est en réalité l'histoire d'une liaison démoniaque, qui n'a porté ses fruits qu'aujourd'hui, sous la forme de ma maladie. Je ressens ma maladie comme une aventure absolument démoniaque. [...] Oui, ma maladie, en soi, est une maladie démoniaque. Je l'ai toujours ressentie comme telle. Car en fait cette

16. *Kawiar i popiół*, p. 358.

17. *Ibid.*, p. 375.

maladie n'existe pas. Tous mes organes sont en bonne santé. [...] Parce que le diable de ma maladie, c'est le diable du communisme<sup>18</sup>.

[...] Les médecins ne peuvent pas me guérir, mais un bon exorciste me guérirait certainement de cela. Car le diable principal, c'est justement le communisme<sup>19</sup>.

Selon Shore, si la maladie de Wat est démoniaque, c'est parce que Wat hésite entre le néant et la foi. Selon Wat, sa maladie est l'expression de son engagement du côté du « diable », puisque selon ses propos : « le diable de sa maladie, c'est le diable du communisme ». Alors certes, Marci Shore, évoque elle aussi « le diable du communisme », mais c'est encore une fois en passant, une seule petite fois dans le livre, et surtout sans signaler le lien organique et *étrangement inquiétant* établi par Wat entre le communisme et sa maladie<sup>20</sup>. Un lien qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de son caractère surprenant, pour ne pas dire choquant, et qui mériterait d'être analysé plus en détail. De même, il faut se demander ce que Wat entend par cette assimilation du communisme au diable. Faut-il comprendre ces propos de façon littérale ou comme une métaphore ? Wat en tant que poète emploie-t-il la copule sans instrument de comparaison ? Quoi qu'il en soit, le lecteur de *Mon siècle* doit se poser ces questions. À partir de là, je laisse au lecteur le soin de juger si le dispositif narratif de Shore est fidèle à l'esprit des propos watiens.

Enfin, je souhaite évoquer rapidement les étapes de l'évolution esthétique et idéologique de Wat, telles qu'elles sont exposées dans *Mon siècle*. Je laisse de côté la question de savoir comment Wat et les avant-gardes en général en sont venus au communisme, question que Marci Shore traite admirablement, par contre, je dégage les principales raisons pour lesquelles Wat a rejeté le communisme.

Wat voulait faire la révolution en littérature. Il rapporte que les futuristes étaient un groupe de gamins qui osaient dire que tout est permis. À l'origine, ces provocateurs excentriques, imprégnés de lectures et d'érudition tous azimuts, n'ont pas de préoccupations sociales et n'arborent aucun programme politique. De plus, ces jeunes gens révoltés rejettent le collectivisme qui est loi et réglementation. Eux, sont des anarchistes et, en ce sens, se désolidarisent du communisme. De plus, sur le plan esthétique, il y a contradiction entre les communistes, partisans d'une esthétique tradi-

18. *Mon siècle...*, pp. 64-65.

19. *Ibid.*, p. 69.

20. « À Saratov, il vit le diable, comprit son rôle dans l'histoire ainsi que la nature démoniaque du communisme ». *Kawiar i popiół*, p. 374.

tionaliste et les avant-gardistes. Ainsi, les poètes Slowik et Broniewski, à l'esthétique néo-romantique traditionnelle, parlent davantage aux masses que les poètes faisant preuve d'une plus grande sophistication formelle<sup>21</sup>. Mais si en revanche les futuristes adhèrent à l'idée de révolution, c'est parce que celle-ci représente une gigantesque entreprise de destruction et signale la possibilité d'un nouveau départ, la construction d'un monde nouveau sur les ruines de celui qui avait prévalu jusqu'alors. Wat insiste beaucoup sur le fait qu'alors, c'est-à-dire à la charnière des années 1918-1919 et des années 1920, lui et ses camarades de même que l'ensemble des Polonais ne savaient pas encore ce que le communisme allait devenir. C'est pourquoi si certaines affinités ont d'emblée existé entre leur mouvance et la gauche ainsi que les milieux ouvriers, c'était en vertu de certaines affinités précisément, mais non sur le fond d'un programme commun. La révolution est alors perçue par eux comme une déflagration, c'est-à-dire le déchaînement de forces primitives, et c'est précisément ce qui attire ces primitivistes qu'ils sont par ailleurs. Puisque l'ordre ancien se brise jusque dans ses fondements, tout devient possible. De ce point de vue, la révolution, c'est l'espoir et la joie. Sur le plan de l'esprit, la révolution se concentre dans le slogan des « mots en liberté ». Wat rappelle que la prise de conscience de ce fait confère un immense dynamisme au mouvement. En outre, les futuristes cherchent avant tout à agacer la société, ils représentent une sorte d'anti-littérature. Wat proclame son penchant vers le balbutiement au détriment de toute forme d'esthétisme ou d'engagement politique précisément orienté.

Le rapprochement entre avant-gardes et communisme intervient vers le milieu des années 1920 avec la parution en 1924 de *Terre à gauche* de Stern et Jasieński, ensuite, en 1925, ce sont les *Trois salves* de Broniewski, Stande, Wandurski ; il s'agit des premiers livres-manifestes communistes. Le *Miesięcznik literacki* quant à lui voit le jour en 1928. Cet événement marque le début d'une littérature communiste organisée en Pologne. Wat en est le fondateur et le rédacteur en chef.

Quelles sont donc les principales raisons pour lesquelles Wat en vient assez rapidement à prendre ses distances à l'égard du communisme avant de le rejeter et condamner ? Tout d'abord, ainsi que nous l'avons rappelé, Wat trace une frontière entre les années 1920 et les années 1930. Les communistes des années 1930, issus de l'intelligentsia, sont promus à de magnifiques carrières au sein de l'appareil de la Pologne populaire. Ces communistes-là, Wat les oppose aux infirmières, aux travailleuses de l'aiguille de la génération

21. *Mon siècle...*, pp. 49-50.

précédente dont l'engagement intervenait à une époque où le choix du communisme témoignait d'une attitude idéaliste entraînant plus de difficultés que de profits. Héroïques, bien organisées, sans cesse en train de s'instruire, ces femmes peuvent prétendre au statut d'héroïnes<sup>22</sup>.

Par contre, Wat signale que lui-même, et ce, dès avant les procès de Moscou, avait pris ses distances à l'égard de l'idéologie communiste en raison des effets politiques et sociaux engendrés par le stalinisme.

Toutefois, et paradoxalement, c'est au plus fort de sa période de collaboration que Wat se rend le mieux compte des effets néfastes de l'engagement communiste sur le plan esthétique : en bon marxiste, Wat rejette alors la littérature elle-même en tant qu'héritage passéiste et bourgeois. Le seul genre digne d'être soutenu – du point de vue des exigences marxistes –, c'est le reportage.

Une autre raison qui le pousse à prendre ses distances à l'égard de cette idéologie est que, ainsi qu'il l'observe, les communistes mentent, même s'ils le font sincèrement. Le communisme est indissociable de l'illusion qu'il engendre, car lorsqu'on évoquait face à des communistes importants les horreurs commises par Staline, ceux-ci refusaient de les admettre et de tirer les conclusions adéquates, car c'est par désintérêt et idéalisme qu'ils en étaient venus au communisme et que celui-ci avait constitué l'apogée de leur jeunesse. Ainsi, il leur était devenu impossible de renier un engagement en lequel ils avaient investi tout leur espoir et tout leur enthousiasme.

D'ailleurs, comme le prouve l'exemple de Hempel cité par Wat, Hempel allant tous les matins à l'aube prier le soleil au sommet d'une montagne, l'adoption du communisme, dès ses origines, a procédé d'une aspiration religieuse. L'engagement en tant que foi se montrait aveugle aux arguments rationnels qu'on pouvait lui opposer.

Autre motif de rejet : même si le régime communiste a rendu possible une certaine promotion sociale et matérielle des anciennes couches défavorisées, leurs représentants, lorsqu'on les pousse à témoigner, crient que le nouveau régime les conduit à la folie car il a rendu la vie impossible.

Quant à Wat, il reconnaît avoir également rejeté le communisme, parce qu'il repose sur la dictature de la majorité : celle-ci refuse l'individualisme et mène au collectivisme et à ce que Wat appelle « la dictature de la fraternité ». Soit on adhère, soit on est fusillé. *Tertium non datur*.

22. Toutes les références signalées dans le paragraphe qui suit proviennent de *Mon siècle*.

Wat attribue d'ailleurs le succès des communistes à un tel mode organisationnel, proche des sectes et opposé au rituel désintériorisé, froid, du catholicisme de son temps. Mais ce qui attire les masses vers le communisme est précisément ce qui en éloigne Wat, lequel, en définitive, reste un individualiste<sup>23</sup>.

23. Signalons en note une deuxième faiblesse. Elle découle du fait que Shore développe sa narration selon un dispositif empruntant effectivement beaucoup au roman. L'un des objectifs de l'auteur est de faire affleurer le point de vue interne de ses personnages. Cela se produit parfois au détriment du contexte. Ainsi, on peut se demander si le chapitre *Le Stalinisme sur les ruines de Varsovie* ne passe pas sous silence le coût de cette stalinisation de la Pologne. L'Armée de l'intérieur est seulement citée au détour d'une phrase « Pendant ce temps se poursuivait la guerre civile opposant communistes et partisans de l'Armia krajowa » et alors que sont abondamment développés les passages où Jakub Berman est présenté comme une victime des mesures de rétorsion stalinienne, le lecteur apprend, comme si de rien n'était, que « Jakub Berman devait être au courant de ses arrestations puisque pendant la période la plus sanglante du stalinisme, il était le chef de la sécurité intérieure ». Certes, on peut ici estimer que l'auteure choisit la litote comme méthode d'écriture mais comme elle reconnaît elle-même s'adresser au lecteur occidental ignorant de ces faits, on peut se demander si cette méthode est appropriée. Je rappelle que les historiens estiment aujourd'hui que durant la période la plus meurtrière du communisme en Pologne qui s'étend sur les années 1944-1956, 6 millions de citoyens ont été surveillés et sanctionnés d'une manière ou d'une autre pour des motifs politiques, 300 000 ont été envoyés en camp de travail et dans les prisons, ont été prononcées 8 000 condamnations à mort (soit plus que durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle dans la période tsariste), 4500 de ces condamnations ont été exécutées. À ces derniers chiffres, il convient de rajouter les mises à mort revêtant un caractère sauvage dans les camps d'internement (on estime leur nombre à 25 000) ou à l'extérieur (ici est avancé le nombre de 10 000).